

nGO

Les carnets

N°1
juillet
2014

savoirs du Sud
**passeurs
de culture**

carnet
N°1

**artisans de la
rencontre humaine**



Photo de Howard Goldberg

Cette photo a été prise en 1991 à bord d'une barge utilisée pour faire traverser des véhicules au-delà d'un petit cours d'eau au Mali – sur le chemin du Pays Dogon.

L'absence de pont obligeait les trois ou quatre véhicules à traverser la rivière de cette façon.



Une naissance est toujours un moment d'émotion et c'est encore le cas avec la naissance des carnets de n'GO dont vous avez sous les yeux le premier né. Cette déclinaison de n'GO a pour objectif d'approfondir la démarche initiée par notre magazine en ligne. À chacun son rôle, pourrait-on dire. Si n'GO entend explorer tout le potentiel d'une coopération au développement intégrant plus harmonieusement la dimension relationnelle entre les êtres humains, les carnets de n'GO seront plus analytiques, plus critiques aussi. Ils poseront des questions de fond, pointeront les liens et les articulations entre les dimensions individuelle, organisationnelle et systémique ou politique, feront émerger des concepts novateurs. Cette déclinaison de n'GO doit en effet servir de questionnement ou d'inspiration pour l'action et pour l'engagement.

Les carnets de n'GO sont également une ouverture. À travers nos rencontres, nos lectures, les débats qui nous animent, nous constatons que les questionnements qui nous habitent trouvent écho auprès d'autres acteurs, d'autres secteurs. Des exemples? Il en pleut... Que dire, par exemple, de l'impact des logiques institutionnelles sur le travail des acteurs? Compétition, logique axée sur le résultat, bureaucratisation, évaluation, procédure, processus, tous ces concepts se transforment en autant de questions,



Édito.

Pierre Biélande
Rédacteur en chef

désormais centrales pour bon nombre de secteurs dont l'associatif au premier chef. Que dire encore de la manière dont les pratiques et innovations du Sud peuvent nourrir celles du Nord? Belle idée pour un monde plus juste et plus solidaire qu'un Sud qui deviendrait source d'inspiration pour sortir le Nord des impasses dans lequel il se trouve. Quid enfin de la participation, de l'appropriation comme clé du développement territorial? Ces questions posées au Sud animent désormais les débats entre acteurs du Nord, qu'ils proviennent de la société civile ou des autorités locales.

On le comprend, les problématiques rencontrées en coopération dépassent largement le cadre de cette dernière. C'est l'un des rôles des carnets de n'GO de créer des ponts entre ces thématiques, ces secteurs et une série d'acteurs diversifiés.

C'est donc avec grand plaisir que je vous invite à découvrir ce premier numéro consacré aux passeurs de culture, ces hommes et ces femmes qui parviennent à faire en sorte qu'un objet culturel trouve vie à travers plusieurs cultures. Se basant sur un exemple, ce dossier illustre l'intérêt de la bi-culturalité et pose des questions de fond sur le regard que ceux du Nord portent sur ceux du Sud et notamment celle de la légitimité nécessaire pour être entendu par nous, Occidentaux...

Fiches informatives et formatives
éditées par Echos Communication
Rue Coleau, 30
1410 Waterloo
Belgique
+32(0)2 387 53 55

Directeur de la publication
Miguel de Clerck

Rédacteur en chef des carnets n'GO
Pierre Biélande

Rédactrice en chef de n'GO Magazine
Sylvie Walraevens

Journalistes
Céline Préaux
Renaud Deworst

Coordinateur des carnets
Thomas Lemaigre

Rédaction du carnet
Charlotte Maisin

Création de la maquette
Bertrand Grousset

Metteur en page
Thierry Fafchamps

Passeurs de culture : artisans de la relation humaine

Le transfert de pratiques sociales du Sud vers le Nord ne s'improvise pas. Ses conditions de réussite sont nombreuses.

L'une d'elles est particulièrement critique: la dynamique doit en effet reposer sur des hommes et des femmes pour s'affranchir des frontières et gagner l'estime des Occidentaux.

On peut parler à leur égard de véritables 'passeurs de culture'. Au-delà des hasards de leur parcours de vie, à quoi ressemblent-ils? Qu'est-ce qui les distingue? Qu'est-ce

qui les met en mouvement? L'exemple du kasàlà fait écho à d'autres et révèle l'intérêt d'un concept, encore à construire, à haut potentiel pour les pratiques de coopération Nord-Sud et les relations interculturelles en général.

Le passeur selon la définition du dictionnaire est « celui qui fait franchir un obstacle (à quelqu'un ou à quelque chose); celui qui transporte quelqu'un ou quelque chose (quelque part) ». Le passeur de culture serait alors celui qui saurait franchir les obstacles, et transporter quelque chose d'une rive culturelle à une autre.

"L'équivalence des sentiments"

Lorsqu'on les rencontre, on constate que les passeurs de culture ont une passion et un désir de la transmettre. Ils cherchent à comprendre le sens de l'objet culturel, mais le retravaillent en l'inscrivant dans des mondes différents. Ce travail de sens est guidé par le fait que le passeur de culture considère l'objet culturel comme pouvant avoir un certain rôle à jouer dans un autre environnement culturel.

Les passeurs de culture recherchent non pas la réplique sans faille de l'objet culturel mais plutôt l'esprit, l'équivalence du sentiment et de la relation au sein de chaque culture. Pour y parvenir, la connaissance du langage de l'Autre est nécessaire. Différents personnages incarnent cette bi-culturalité fondamentale. On la retrouve par exemple au cœur d'une personnalité comme Jean Kabuta, linguiste belgo-congolais. « Effectivement, reconnaît Jean Kabuta, j'ai cet avantage-là d'être dans la culture d'ici [belge n.d.l.r.] et d'en connaître la langue. Je peux communiquer réellement dans plusieurs cultures, non pas parce que je connais la langue de l'autre, mais parce que je comprends l'Autre en profondeur. On peut parler la même langue et ne pas se comprendre. » Jean Kabuta incarne, par son éducation et son histoire, le lien entre les cultures.

Proposer, pas imposer

Loin de l'esprit de secte, le kasàlà! Le passeur de culture ne cherche pas à promouvoir ni à s'imposer. Il n'a pas pour objectif de faire des adeptes. Son intérêt est de comprendre l'objet culturel, tout en se mettant à l'écart. Miguel de Clerck, Directeur d'Échos Communication, parle de posture: « Jean vit complètement son art. Quand tu ne lui en parles pas, il te laisse tout

Le kasàlà
Pratique africaine de l'autolouange et de la louange de l'Autre à travers le récit de vie. S'inspirant de l'épopée, du mythe, le kasàlà permet l'affirmation de soi en tant qu'individu unique à l'intérieur d'un groupe. C'est un art oratoire qui célèbre la vie à travers la personne.

à fait tranquille. Jean n'est pas pressé, il ne veut rien, il propose. »

L'action du passeur de culture semble reposer sur l'attractivité de l'objet culturel qu'il cherche à transmettre – ici le kasàlà – mais aussi sur la légitimité du passeur ou, autrement dit, sa capacité à être crédible au sein des deux cultures. Pour Jean Kabuta, son statut de professeur de linguistique et de littérature africaine à l'université de Gand a plus que probablement été déterminant en ce sens. Par ailleurs, l'impact du passeur paraît d'autant plus puissant que son influence se fait sans coercition, sans objectif précis de résultat. Pour le passeur de culture, le souci de la rencontre et de la reconnaissance de l'Autre prime sur un quelconque objectif d'établissement de soi et de son concept. On le comprend, l'histoire particulière et les compétences de Jean Kabuta (voir encadré p.5), le rendent difficilement contournable, ce qu'il déplore: « La difficulté que j'éprouve en ce moment, c'est que le kasàlà tel que nous le pratiquons aujourd'hui semble être lié à ma personne. Je travaille très fort à me rendre inutile. Les gens ont tendance à faire de moi un gourou et je voudrais me libérer de ça. Ce que je fais, un autre peut le faire, il suffit de l'apprendre. Par ailleurs, je suis stupéfait de constater comme certaines personnes ont intériorisé cette démarche qui fait désormais partie de leur vie, certaines personnes au Canada pratiquent le kasàlà à l'occasion d'anniversaires, de deuils, etc. Ces personnes-là deviennent petit à petit des formateurs. Mon souci actuel est de m'investir dans la formation de formateurs. Oui, il y aura du kasàlà canadien, du kasàlà flamand, mais ce sera du kasàlà. »

Les phrases clés du passeur de culture

- Connaître intimement les différentes cultures
- Aimer les différentes cultures
- Proposer pas imposer
- Co-crée, accepter l'appropriation par autrui
- Créer et entretenir le lien relationnel

Ce dossier rédigé par Charlotte Maisin, journaliste indépendante, doit beaucoup au travail mené par Freya De Clercq et ses rencontres avec Jean Kabuta lorsqu'elle était stagiaire en nos bureaux. Psychologue vivant au cœur des cultures rwandaise, canadienne et belge, elle a travaillé sur l'impact du génocide sur les jeunes rwandais. Elle a également mené un projet de recherche sur les Justes du génocide des Tutsi au Rwanda avec le professeur Jacques Roisin. C'est elle qui a fait émerger le concept de passeurs de culture.

“Missa Luba”, chaîne de passeurs

Durant l'ère coloniale, du temps où les préjugés racistes contre la culture africaine et contre les Africains en général étaient institutionnalisés, Guido Haazen et Joachim Ngooyi furent deux extraordinaires passeurs de culture. Le Révérend Père Guido Haazen fut envoyé comme missionnaire au Congo, dans une école de Kamina dans la province du Kasai (Congo). Il y mit en place une chorale, qu'il appela les “Troubadours du Roi Baudouin” du nom de son ancienne chorale en Belgique.

« Cet homme-là, qui avait une admiration infinie pour la culture africaine, voulait valoriser cette culture et donner conscience aux Congolais de ce que nous étions et que notre culture était belle. Il déplorait le fait qu'on avait l'air d'être gène de notre propre culture. Il prétendait même que si les enfants africains étaient mis dans les mêmes conditions d'étude de musique que les enfants européens, les premiers donneraient de meilleurs résultats, dans la mesure où il croyait qu'il y avait quelque chose de très puissant qui était inscrit dans notre culture. »

raconte Jean Kabuta qui intégra cette chorale à l'âge de 10 ans.

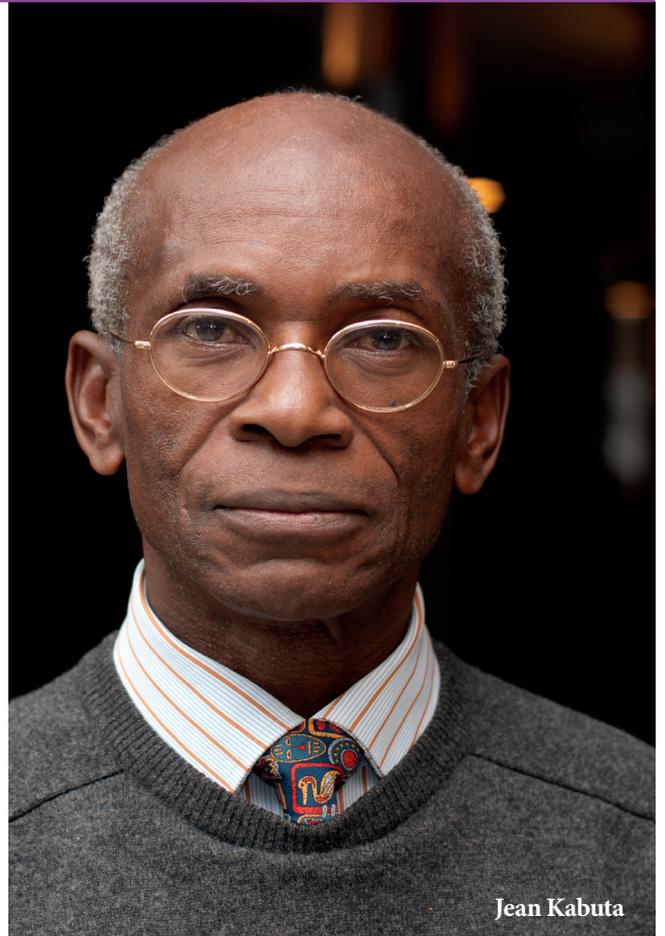
Avec son ami congolais Joachim Ngooyi qui maîtrisait les différentes formes de l'art musical et poétique du kasàlà,

Guido Haazen se rendit dans les villages et il enregistra les chants des villageois. Profondément touché par la beauté émanant de ces voix, il proposa à son ami de créer une messe typiquement africaine, acte impensable à l'époque. Joachim Ngooyi eut le génie de baser la messe sur les rythmes et les mélodies du kasàlà, tout en la traduisant en latin. Cela donna naissance à la “Missa Luba”, qui connut un succès retentissant à travers le monde, notamment suite à l'Exposition universelle de 1958 à Bruxelles et via l'enregistrement et la diffusion à grande ampleur par la compagnie Philips. La chorale des “Troubadours du Roi Baudouin” fut comparée à la plus prestigieuse chorale de l'époque, les “Petits Chanteurs de Vienne”.

Jean Kabuta se souvient du génie linguistique et artistique de Joachim Ngooyi, qui put rester fidèle à l'esprit du kasàlà, tout en le traduisant en latin. Il fut également témoin de la rencontre et de cette co-création autour du kasàlà, qui constitua une profonde source d'inspiration pour toute sa vie.

Missa Luba sur YouTube

<https://www.youtube.com/watch?v=jIxEpYkXkU8&index=4&list=PL4F8CAE4847997A9F>



Jean Kabuta

Salutaire présence culturelle

A l'heure où le mot *intégration* pose question, renvoie à des incompréhensions et des malentendus, Jean Kabuta insiste sur l'importance de la *présence* de chacun au sein de la société afin de favoriser la rencontre avec l'Autre: « Je suis très sensible au mot 'présence' contrairement au mot 'intégration': j'arrive dans une culture, je vais essayer d'être présent. M'intégrer peut-être, c'est quelque chose qui va de soi, puisque la communication s'établit. Mais je n'arrive pas pour ressembler à l'Autre. Je suis dans la rencontre: que l'Autre sache qui je suis, et que, moi aussi, je sache qui il est. » C'est dans cette optique que Jean Kabuta a animé des ateliers de kasàlà au centre “Les Hirondelles” d'Assesse qui accueille des mineurs étrangers non-accompagnés (Mena) arrivés en Belgique, sans parent ni tuteur, en provenance de pays en difficultés. Il relate cette expérience forte en expliquant que le kasàlà permet à chaque jeune de se raconter et de retrouver, dans le récit des autres, des ressemblances avec sa propre histoire: « C'est intéressant que quelqu'un qui vient du Congo rencontre quelqu'un provenant du Maroc ou d'Irak, et qu'ils se

“Je ne cherche pas à ressembler à l'Autre. Je suis dans la rencontre: que l'Autre sache qui je suis, et que, moi aussi, je sache qui il est.”

“J’ai introduit l’écriture dans le kasàlà, parce que j’aime cet art et que c’est, à mes yeux, un outil puissant. Mais il existe une multitude de manières de s’approprier le kasàlà.”



© MAX-YVES BRANDILLY

racontent par des textes à travers lesquels une véritable estime d’eux-mêmes et des autres jaillit, ainsi qu’une réelle rencontre».

Dans ce cas précis, le kasàlà a favorisé la rencontre de personnes provenant d’horizons très diversifiés. Le passeur de culture qu’est Jean Kabuta a aidé ces jeunes à s’emparer du kasàlà pour se raconter de manière authentique, humaine et universelle.

De plus, le passeur de culture s’inscrit dans une relation de co-création. Il tisse des liens entre deux cultures. Lors d’un atelier en Inde, une participante demande de danser son kasàlà: «*Ça me semblait un peu bizarre, mais je me suis dit: au fond pourquoi pas? Elle a dansé la danse de Shiva. C’était merveilleux. C’était tout à fait juste parce que cette expression bienveillante de soi se fait aussi à travers le corps, comme cela se fait au Rwanda ou en pays Zulu. J’ai introduit l’écriture dans le kasàlà, parce que j’aime cet art et que c’est, à mes yeux, un outil puissant. Mais il existe une multitude de manières de s’approprier le kasàlà.*».

Cette capacité à rester ouvert à l’équivalence permet une souplesse d’expressions et d’espaces de créations nouvelles, fantastique ingrédient de l’appropriation. Rester auteur de l’œuvre tout en ouvrant la possibilité de transformation par le récepteur permet à un élément culturel nouveau de trouver son sens et sa place en terre d’accueil et de créer ainsi cette rencontre entre humains, indispensable à nos sociétés mélangées, mondialisées et riches de leurs différences.

CHARLOTTE MAISIN ///

Jean Kabuta: un pied dans chaque continent

Après une enfance difficile, passée entre les mains de marâtres austères suite au divorce de ses parents, Jean Kabuta fut accueilli par une famille belge lors de son passage par Bruxelles pour l’Exposition universelle de 1958, à l’âge de 12 ans. Cette famille lui offrit la possibilité de venir étudier en Belgique, où il réussit une licence en langues germaniques. Il enseigna le néerlandais dans différentes écoles belges pendant plus de 20 ans, moment où il décida de renouer avec le Congo. C’est là qu’il prit réellement conscience de la beauté du kasàlà quand, pour l’accueillir et le relier aux siens, des poètes et musiciens locaux lui déclamèrent un kasàlà, basé sur son nom, qui dura quatre bonnes heures.

«*C’était très puissant, se souvient Jean Kabuta, et ça m’a beaucoup marqué. C’est à ce moment que j’ai réellement pris conscience de cet art particulier en provenance d’Afrique. J’ai vraiment apprécié la force et l’émotion qu’il pouvait susciter... Et ça*

m’a aussi remis à ma place. Parce que, venant de Belgique, avec un diplôme de langues germaniques, en tant qu’Africain, j’étais assez fier. J’enseignais ici, je donnais cours là. J’étais un “blanc”. On a parfois des idées induites par un environnement. Alors, quand on rencontre les gens qui ont une telle connaissance, une telle maîtrise de leur art, ça nous remet à notre place, ça fait du bien.»

Plus tard, de retour en Belgique, Jean Kabuta débuta une thèse de doctorat en linguistique sur l’auto-panégyrisme à l’université de Gand et décida d’analyser des textes de kasàlà. Petit à petit, en se familiarisant avec la structure linguistique des kasàlà, il eut l’idée de les transposer en français, en néerlandais, en anglais. Aujourd’hui, professeur émérite de l’université de Gand où il a enseigné la linguistique et les langues africaines, il vit entre le Canada et la Belgique et voyage à travers le monde pour animer et faire connaître le kasàlà.

voir aussi

sur internet

De la connaissance à l’éveil de soi Ngo Semzara Kabuta, Peter Lang International Academic Publishers. 2011 (<http://www.amazon.com/De-connaissance-l%C3%A9veil-soi-Edition/dp/9052015589>)

Passeurs de culture et transferts culturels Synthèse de la communication présentée au colloque international, http://www.sociologueurbaine.fr/?page_id=511

Un exemple de projet de passeurs de culture <http://lespasseursdecultures.com/>